

Jean-François Meslin

Le temps des chimères



Jean-François Meslin

Le temps des chimères

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4524-7

Dépôt légal : Janvier 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Première Partie Le temps des Seigneurs

I – En ces temps obscurs... ..	11
II – Une colombe traversa le toit de chaume.....	22
III – J’ai beaucoup de pouvoirs, mais pas celui de transmuter l’or.....	31
IV – Défendre la femme veuve et l’enfant orphelin	39
V – Un haut mal venant de Marseille.....	47

Deuxième partie Le temps des mensonges

I – Je ne vivrai pas dans le péché... ..	59
II – Qui sait choisir ses vins aussi bien qu’une sorcière... ..	71
III – Que tout ça est compliqué !.....	81
IV – Votre œil fermé vous procure des pouvoirs.....	93

V – Il y avait plusieurs manières de prendre un château fort.....	97
--	----

Troisième partie
Le temps des errances

I – Ne crois pas à ces chimères.....	110
II – Quand arrêterons-nous cette errance ?	118
III – Par Dieu, je vais vous faire riche dans pas longtemps !.....	126
IV – Suis-je tombée aussi bas pour accepter l'argent de la débauche ?	136
V – Ne pars-tu pas en des sabbats en pleine forêt, les nuits de pleine lune ?.....	142
VI – Vous ne me déplaitez pas !	153

Quatrième partie
Le temps du roi fol

I – N'as-tu pas aidé un pauvre enfant à se nourrir ?	167
II – Quelle est cette jolie personne qui se cache derrière vous, ma mère ?	177
III – Elle perdit son pucelage de très méchante façon.....	189
IV – Je voudrais être le plus miséreux manant du royaume.....	199
V – Il est trop tard, je me meurs. Tu lui apporteras mon cœur.....	207

VI – Tu m’espionnes, et je ne devrais rien dire ?.....	215
VII – Mon père, vous voilà donc revenu dans un triste état.....	223
VIII – Et il la guida dans le passage qui la conduisit à la vie éternelle.....	231

Première Partie

Le temps des Seigneurs

I

En ces temps obscurs...

En ces temps qui ne sont plus les nôtres, où la vie restait immuable à l'ombre des châteaux, le serf cultivait la terre, le soldat la défendait, le prêtre priait pour le salut de nos âmes. Puis tout se défit, le roi n'eut pas d'héritier : Philippe le Valois remplaça le dernier Capétien. Le roi d'Angleterre, petit-fils par sa mère de Philippe Le Bel demanda son héritage. Un temps de guerres, d'épidémies, de disettes s'en suivit. Certains y virent un châtiment du ciel pour punir l'usurpateur. Mais surtout cela augura la fin des temps qui seront consumés à la fin de ma longue vie.

– Écris, mon scribe, écris ! Que ta plume crie de douleur sur ton parchemin, que le sang de ton encre se répande, pour que personne n'oublie ces temps anciens pleins de sagesse ! Lis, lecteur, ma vie qui est aussi celle de Ninon, la guérisseuse.

Nous sommes deux vieillards, réchauffant nos vieux os au plus près de l'âtre. Mère Ninon, de sa voix chevrotante, se rappelle tout haut, quand tout a commencé, en ces temps que les ignorants appelleront obscurs...

Le seigneur Thibaut de la Ferrière, homme encore jeune, traits tirés par la fatigue, roide sur sa monture, bras en écharpe, tenait de sa main valide les rênes de son cheval qui marchait au pas. Deux de ses vassaux le suivaient : Durdelafeuille, petit, à la barbe hirsute et l'œil de jais ainsi que Pierre Machicou, un géant tout en muscles, que l'on percevait fin prêt à livrer toute bataille. Quant au jeune écuyer, Jehan de Mailleville, il s'affichait tout en longueur, le corps aussi élancé que le visage.

Le cœur lourd, Monseigneur Thibaut retournait dans ses terres après la bataille perdue du roi de France, du côté de Crécy, contre Édouard III, le roi d'Angleterre. Survivants de la belle chevalerie française décimée par les archers anglais, les quatre cavaliers traversaient un bourg aux mesures calcinées. La pluie avait éteint les incendies.

Le cheval de Pierre Machicou fit un écart brusque pour éviter le corps d'un homme sans vie.

– Mordieu ! Ce bougre a failli me faire tomber ! marmonna-t-il.

– Ne blasphème pas le nom de Dieu ! gronda Thibaut.

– Monseigneur, je vois une jeunette qui fume ! s'écria Jehan.

Une enfant courait droit devant elle, sans but. Aucun son articulé ne sortait de sa bouche grande ouverte. Accoutrée d'une simple cotte de bure, elle se débattait contre les flammes qui consumaient son costume et heurta le cheval de Jehan qui avançait à sa rencontre.

– Dépêchons, nous n'avons pas de temps à perdre. L'ennemi va nous surprendre, grommela Durdelafeuille.

– Cette pauvre fille brûle. Nous ne pouvons l’abandonner ! répondit l’écuyer en descendant de son cheval.

Il se précipita vers l’enfant, tenta d’arrêter sa course mais n’osa l’attraper de peur de se brûler.

– Des morts, des blessés, il y en a partout ! Une de moins, une de plus... bougonna Machicou.

– Effectivement, répondit Thibaut, mais pourrait-on sauver celle-là ?

– Roule-toi par terre pour éteindre tes habits, lui cria l’écuyer.

L’enfant fit ce que Jehan lui recommandait et éteignit le feu.

– Elle sent le cochon grillé ! s’exclama Durdelafeuille, avec un air de dégoût.

– Machicou, aide donc Jehan à hisser cette bougresse sur son cheval, ordonna Thibaut.

La fille, calmée, s’agrippa à la crinière du cheval, les cheveux brûlés et emmêlés, la robe indécemment déchirée. Les quatre cavaliers reprirent leur chemin parmi les décombres du village, en ce 27 août de l’an de grâce 1346 après notre Seigneur Jésus-Christ.

– Pourquoi fermes-tu les yeux ? demanda Pierre sur son cheval.

– Je ne peux les ouvrir, gémit la fille.

– Elle a sans doute les paupières noircies de fumée, répondit Thibaut. A la prochaine rivière, nous y plongerons sa tête.

– Comment t’appelles-tu ?

– Ninon, messire.

– Monseigneur ! rectifia la voix rude de Durdelafeuille.

La petite troupe continua son chemin par des routes désertes. Ninon crut comprendre qu'ils étaient à deux jours de marche pour rejoindre les terres de Monseigneur Thibaut.

– Te souviens-tu Ninon ? À peine pubère, on ne te donnait pas plus de 13 ans. Oserais-je le dire, tes tétons dépassaient de la toile noircie mal ajustée et trouée de ta chemise. Tu ne savais plus où tu te trouvais ni ce que tu faisais. Tu avais couru sans voir, failli tomber plusieurs fois contre des objets qui barraient ta galopade. Devenue bien chenu, tu m'as raconté que tu n'avais qu'une chose en tête : fuir les ennemis qui venaient de tuer tes parents et incendier ta maison. Tu ignorais depuis combien de temps tu filais au hasard, sentant le feu te dévorer. Quand tu entendis le pas des chevaux, tu crus d'abord que tes tourmenteurs revenaient, tu pressas le pas encore, essayant de leur échapper. Lorsque tu entendis la voix juvénile de l'écuyer t'invitant à te rouler à terre pour éteindre ton enfer, tu pensas entendre une voix du ciel. Désormais, tu te laissais balloter, ne sachant qui étaient ces gens ni où ils t'emmenaient. Tout ce que tu devinais, c'est que tu fuyais la guerre et la voix douce de Monseigneur Thibaut te rassurait.

Tes nouveaux compagnons firent halte à une rivière. Thibaut demanda aux hommes de regarder ailleurs tandis que tu retirais tes oripeaux brûlés. Nue, vulnérable, tu redoutais de le suivre. Le seigneur te tranquillisa : en sa compagnie, tu ne craignais rien. Il pourrait être ton père. Guidée par son bras valide, tu t'enfonças dans la rivière. La tiédeur de l'eau te fit du bien. Il t'aspergea le visage plusieurs fois. Mais rien n'y fit, tes paupières restèrent closes. Thibault

t'enfonça la tête sous l'eau jusqu'à te suffoquer, sans plus de résultat.

– Cela m'a l'air sérieux ! Notre maître-queux, Dame Cornemise, trouvera bien un remède. Mais il te faut aussi un costume plus avenant pour te montrer devant mes compagnons. Pierre Machicou, cria-t-il, donne ton b্লাiut !

– Mais, Monseigneur... protesta celui-ci.

– Il fait beau et chaud. Ton poitrail velu exposé à l'air ne subira aucun dommage ! Tandis que cette jeannette a les tétins déjà bien formés et ne peut s'en passer. Allez ! pense au bienheureux Martin de Tours qui donna son manteau et y gagna le paradis !

Il n'eut pas d'autre choix que d'obéir à son seigneur. Tu n'avais pas d'autre choix, Ninon, que de les suivre.

Noyée dans la multitude, tu me racontes, comme si tu étais une autre toi-même.

– Transcris, mon jeune scribe, toi qui n'as pas connu le temps des seigneurs.

Les cavaliers traversèrent une forêt. À brume descendante, ils décidèrent de faire halte dans une clairière. Durdelafeuille en profita pour tirer une flèche sur un lapin. Ils purent dîner d'un rôti sur un feu de bois. Ninon prit les morceaux que lui tendait Jehan, puis elle s'allongea à même le sol, blottie contre l'écuyer. Enfin, elle se sentait en sécurité parmi tous ces hommes, après les terreurs qu'elle venait de vivre.

Mais à la pleine lune, elle se réveilla en sursaut et cria :

– Non, pas les yeux ! Ils m'ont grillé les yeux... pleura-t-elle dans son sommeil.

Machicou maugréa qu'on ne pouvait pas dormir et que Durdelafeuille avait bien de la chance de ne pas entendre ! Jehan tenta de la rassurer, la calma en caressant ses cheveux brûlés. Ninon arrêta de pleurer. Mais comme il devenait trop pressant, elle se réveilla complètement et le repoussa :

– Non, laisse-moi !

Voyant cela, Thibaut qui veillait à l'écart conduisit Ninon à ses côtés. Celle-ci se rendormit plus coite.

Au petit matin, ils reprirent leur route. Suivant la forêt qui était comme une frontière entre le malheur et la paix, les cavaliers traversèrent des villages où la vie continuait, tranquille dans les travaux des champs, où les serfs semblaient ignorer que la guerre et la désolation sévissaient à deux contrées de là. À peine s'ils avaient ouï dire que le roi de France et sa chevalerie avaient perdu une bataille contre l'Anglais.

– Cette nuit, nous logerons chez mon vassal de la Médaudière, déclara Thibaut à Ninon. Nous dînerons d'un vrai repas et nous dormirons dans un vrai lit... Nous aurons une bien triste nouvelle à lui apprendre, continua-t-il plus bas.

Ninon gardait sa position sur le cheval devant Jehan qui tenait les rênes. Elle sentait le souffle chaud de l'écuyer sur son cou et devina qu'il jetait parfois un œil sur sa gorge à peine dissimulée par le bリアut de Machicou. Elle avait hâte d'arriver en ce lieu où l'attendait, au dire du seigneur, un bon repas. Et peut-être, y retrouverait-elle la vue ? Elle somnolait tandis que Jehan la soutenait en guidant sa monture. Après des heures de marche au rythme des pas des chevaux, où se succédaient forêts et landes désertes, apparut

une campagne entretenue de cultures et de prairies. Des troupeaux de vaches et de moutons y paissaient paisiblement. Les cavaliers devaient contourner des cochons immobiles, ce qui ne manqua pas d'exaspérer Machicou. Un manoir à peine fortifié se découpait sur une butte à la sortie du village.

Scrutant les cavaliers qui arrivaient au pas, un couple d'âge mûr les attendait devant l'entrée, le regard anxieux. L'homme aux cheveux gris, à la carrure courte et lourde, avait passé l'âge de se battre. La dame à son côté, le sourire crispé, plus grande et fine, plus jeune aussi, sembla comprendre l'inéluctable avant que Thibaut ne le leur annonce...

– Notre fils ? demanda l'homme, inquiet.

– Il s'est battu vaillamment. Il est là où notre Seigneur Jésus-Christ envoie les braves, répondit Thibaut avec tristesse.

Les hommes s'occupèrent des bêtes. Thibaut garda Ninon près de lui, la conduisit dans les appartements privés. L'œil noir, Jehan dut la quitter pour rejoindre les autres. Dame Monique prêta à Ninon des habits de sa propre garde-robe.

– Un peu grands pour vous, qui êtes encore bien jeune, mais ce sera plus présentable que ces oripeaux de manants.

Elle lui posa également une coiffe pour cacher les brûlures qui avaient consumé une partie de sa chevelure. Habitée aux grosses cottes de laine, Ninon sentait les douces étoffes sur sa peau. Elle éprouva une fierté à se sentir vêtue en dame. Elle regretta amèrement de ne pouvoir s'admirer dans un miroir.

Ninon restait muette, de peur de retourner dans l'étable avec les gens de sa condition. Mais elle eut droit au repas du maître, à la table, au côté de Thibaut. Les deux vassaux ainsi que l'écuyer les rejoignirent. Elle mangeait sans voir, doucement, prudemment, de peur d'une maladresse qui ferait rire les convives. Mais une lourde tristesse dominait la tablée où la défaite du roi Philippe se mêlait au souvenir du fils disparu. Monseigneur Thibaut entama une prière en sa mémoire que tous les convives reprirent avec ferveur, puis il rompit le pain qu'il distribua à toute la tablée.

Au cours du repas, le vin déliant les langues, Thibaut raconta la bataille :

– Il avait beaucoup plu. Le roi avait décidé de dresser le camp non loin de l'ennemi afin de passer la nuit à reposer ses chevaliers, après les jours de marche forcée à poursuivre l'Anglais qui fuyait. Les premiers arrivés suivirent les ordres du roi et commencèrent à monter les tentes. Mais ne voilà-t-il pas que ceux qui suivaient ne comprirent pas cette prudence. Depuis le temps qu'ils cherchaient l'ennemi, il était là, à leur portée. Pourquoi toujours attendre ? Pressés d'en découdre, des chevaliers n'écoutant pas la prudence du roi, donnèrent l'assaut sans attendre. Sus à l'ennemi retranché derrière des palissades ! Pour passer plus vite, ils piétinèrent nos archers et les Génois qui les gênaient dans leur course folle. Voyant cela, le roi prit la tête de ses troupes pour débusquer l'ennemi, toujours lâchement retranché. Une pluie de flèches s'abattit sur la troupe des chevaliers français, empêtrés sous leurs lourdes armures. Ils ne pouvaient reculer vu la cohue qui arrivait derrière. Nous étions supérieurs en nombre,

mais les Anglais refusèrent le combat d'homme à homme, comme des preux chevaliers doivent se battre. Au mépris de toutes règles de bonne bataille, ils lancèrent leur piétaille de manants, ce qui désarçonna nos beaux cavaliers et les écorchèrent à travers leurs armures. À la vêprée, voyant la bataille perdue, le roi Philippe et ses gens s'enfuirent. Votre fils se battait comme un lion avant qu'une de ces maudites flèches anglaises ne le transperce.

Dame Monique, qui ne disait mot, essuya une larme.

– Pauvre royaume de France ! Que va-t-il devenir ? demanda de la Médaudière, comme à lui-même.

– Le roi Philippe n'a pas dit son dernier mot. Notre royaume est grand et riche, celui d'Angleterre est petit et manque de bras ! répondit Thibaut.

Messire de la Médaudière, de sa grosse voix qui résonnait sous la voûte de la salle, se remémora l'apprentissage du maniement de l'épée à son fils, ses premiers pas sur un cheval et sa première chasse où il tua deux lièvres et un sanglier :

– Il était hardi et avait du cœur.

À la fin du repas, Dame Monique se retourna vers Ninon :

– Une pommade d'argile vous décollerait sans doute les paupières, à moins qu'un pèlerinage à Saint-Nicolas...

– Il se peut ! Nous verrons ça au château, répondit Thibaut. Tu dormiras avec moi, dit le seigneur à Ninon en quittant la table.

– Je suis votre humble servante, murmura la damoiselle.

Au pied du lit, dans la chambre que lui donna son vassal, Thibaut retirait ses chaussures et autres habits de sa main valide.

– Tu ne vois rien. Tu peux m’aider à me dévêtir... Allez, viens ! Tire sur mon bliaut, bougresse... Au château, mes gens te soigneront. Quand tu auras recouvré la vue, nous trouverons bien à t’employer à notre service. Sache que tu entres en mon domaine de La Ferrière, j’en suis le maître. Nous y vivons avec mon épouse, Maryse, à qui tu devras respect et obéissance, ainsi qu’à mon jeune fils, Thibaut, qui me succédera lorsque Dieu le décidera.

– Vous êtes bon avec moi.

– Et toi ? D’où viens-tu ? Confesse-toi !

– Je suis fille de laboureur, dans le village où vous m’avez trouvée. Les Anglais ont brûlé notre maison, tué mon père et ma mère après l’avoir violée. Ils ont dit que ce n’était pas un spectacle pour moi. Ils m’ont projeté une flamme dans les yeux. Puis j’ai senti la chaleur m’envahir et je me suis sauvée. J’ai couru et vous êtes arrivés.

– Ils ne t’ont pas touchée ?

– Je suis pucelle !

– Je n’abuserai donc pas. Dors tranquille à mes côtés.

Timidement, empêtrée dans des habits qu’elle ne connaissait pas, Ninon s’en défit. Nue, elle sentit, malgré sa cécité, le regard de l’homme qui la dévisageait.

Elle se délecta de se glisser dans les draps des nobles, elle qui n’avait connu, depuis sa petite enfance, que la paille. Elle tourna le dos à Thibaut et se recroquevilla au bord du lit. Les tempes lui

battaient le diable, ses yeux la piquaient. Doucement, en silence, elle pleura.

II

Une colombe traversa le toit de chaume

Le lendemain à l'aube, au moment du départ, le vassal prêta une mule à Ninon afin qu'elle soit plus à l'aise pour finir son voyage.

Dame Monique accorda un baiser de la paix à l'aveugle, lui souhaitant de recouvrer la vue au plus tôt. Elle lui conseilla pour ce faire, de prier les saints guérisseurs des non-voyants : Sainte Lucie qui présenta ses yeux sur un plateau à son fiancé ou saint Hervé, un bienheureux aveugle de naissance qui revit la lumière du jour à l'heure de sa mort. Elle lui permit aussi de garder ses habits confiés la veille.

– Ainsi, vous vous rendez au château de sire Thibaut en bonne tenue !

Tout émue par tant de prévenances pour sa personne, Ninon remercia, promit de revenir lorsqu'elle reverrait la lumière du jour.

Sur le chemin, Jehan tenait la bride de la mule et la guidait. Il lui assura qu'ils arriveraient bientôt.

Ninon, si tu avais pu ouvrir tes yeux, tu aurais vu, perché au faîte d'une colline, se découper le fier château de La Ferrière, avec ses quatre tours et son donjon, entouré d'un profond fossé. Au pied du mur d'enceinte, se trouvait un village d'une centaine de feux. Des paysans vaquaient à leurs occupations dans leurs champs. Les moissons étaient rentrées en cette fin du mois d'août. C'était à peine s'ils relevaient la tête en voyant passer leur seigneur.

Dame Maryse attendait dans la cour du château. Après les effusions d'usage entre les époux, tandis que la troupe se dispersait et que chacun regagnait ses quartiers, Thibaut présenta Ninon à son épouse, lui expliqua la raison de sa présence.

Bien qu'elle fût accoutrée d'habits qui la rendaient damoiselle, Dame Maryse jugea Ninon peu digne de fréquenter les appartements du haut du donjon : elle resterait dans la basse-cour.

– Elle aidera à l'office quand elle y verra plus clair ! persifla-t-elle.

Jehan l'amena à l'endroit désigné.

– Elle dormira en un réduit, près du garde-manger, sur un lit de paille.

Elle fit la connaissance de la cuisinière, Cornemise. C'était une petite bonne femme courtaude, toujours en mouvement, le visage rond et rougeaud, le regard aigu auquel rien n'échappait. Elle avait pour époux un nommé Marlecloud, maréchal-ferrant, un géant au poitrail velu et aux mains énormes, de ceux qui ont l'habitude de battre le fer. Son emploi était d'importance, les autres valets lui devaient le respect. Ninon apprit à reconnaître et à jauger les gens qui l'entouraient au timbre de leur

voix. Marlecloud avait la parole rugueuse. Celle de Cornemise était douce, mais pouvait devenir dure, lorsque quelque chose la contrariait. Cela allait de la poule qui refusait de passer à la casserole au feu qui s'éteignait dans la grande cheminée, en passant par sa dernière fille, Jeannette, qui ne se s'empressait pas toujours d'accomplir ses tâches. Mais jamais elle ne refusait un quignon de pain à celui qui le demandait.

Avec Marlecloud, elle avait eu une tripotée d'enfants qu'elle ne comptait plus, entre ceux morts en bas âge, ceux partis vivre leur vie ailleurs comme soldat, valet ou serf dans un autre village et ses filles, toutes mariées, qu'elle avait perdues de vue.

Il ne lui restait plus que Jeannette, la dernière, qui avait l'âge de Ninon. Une complicité naquit tout naturellement entre elles. Jeannette guidait Ninon dans ses déplacements au château et l'aidait à puiser l'eau du puits.

Souvent, lorsque les deux filles allaient chercher l'eau, le valet Pissefroid s'empressait de les aider, mais réclamait, en échange, un baiser de l'aveugle. Ninon n'aimait pas cette odeur de mauvais vin qui s'approchait de ses lèvres.

C'était un grand échalas à la voix pâteuse, pas encore marié malgré sa trentaine, mais n'ayant rien à offrir. Aucune fille n'en voulait. Jeannette en riait :

– Il a demandé ma main à mon père ! Heureusement, il a répondu que j'étais trop jeune et qu'il ne me donnerait jamais à un boit-sans-soif comme lui !

Ninon, tu désespérais de revoir la lumière du jour. La flamme de la torche avait été ta dernière vision et ce cauchemar se renouvelait souvent la nuit. Une tête

horrible, édentée, ricanante s'approchait avec la torche, aveuglait tes yeux. La douleur, l'odeur de chair grillée te réveillaient en sueur.

Tes migraines continues te faisaient perdre la raison, tu te tapais la tête contre les murs. Cornemise avait pour toi des gestes maternels. Elle t'obligeait à ingurgiter des tisanes amères pour tenter de calmer tes douleurs. Elle te massait aussi les paupières avec de l'argile, car c'est ainsi que notre Seigneur Jésus avait soigné les aveugles dans les Saints Évangiles.

Ninon, tu hurlais sous la torture. La cuisinière te traitait de « douillette ».

– Il te faut guérir ! Jamais tu ne trouveras un mari avec les yeux fermés. Tu finiras au couvent ou à la léproserie.

Ce nom glaçait ton cœur et t'encourageait à rester coite sous le martyre.

Tu espérais que tes prières adressées à la Vierge Marie, à Sainte Lucie et à Saint Hervé, ainsi que te l'avait conseillé Dame Monique, seraient plus efficaces que les remèdes de la cuisinière. Chaque soir, avant le coucher, tu t'agenouillais, les mains jointes, et priais à t'en faire mal aux genoux, pensant faire bonne pénitence pour expier le péché qui te rendait aveugle.

Le carême touchait à sa fin, l'air devenait plus doux. Tristement, Ninon, tu entendais chanter les oiseaux et pensais que tu ne reverrais plus le renouveau du printemps, le vert des feuilles, les fleurs des champs, le blond des blés. Tu priais plus intensément encore la Vierge Marie pour qu'elle te permette de contempler les beautés du créateur.

Ce matin-là, dans ta couche, tu fis un songe : des étoiles scintillaient devant tes yeux, puis la lumière du jour traversa une de tes paupières. Des fils d'or dansaient autour de ton visage endormi. Une colombe traversa le toit de chaume. Mais ce n'était plus un rêve. Tu voyais !

– Oui, écris mon scribe ! La sainte Vierge Marie avait entendu les prières de Ninon la servante, et permis qu'elle ouvre une paupière. Mais l'autre restait à jamais close. Qu'importe ! Un œil revivait ! Tu te levas d'un bond, te frottas, soulevas ta paupière qui te semblait lourde comme une pierre. L'œil te piquait, comme si quelques grains de poussière te gênaient. Tu t'agenouillas, fis une action de grâce pour remercier la Vierge, Sainte Lucie et Saint Hervé. Avec ton doigt, tu essayas de décoller l'autre paupière, en vain. Tu le savais, il était mort à jamais, éteint par la flamme de l'Anglais.

Tu sortis dans la cour, éblouie par la lumière du jour. Tu voyais flou puis, petit à petit, la netteté des objets te réapparut. Tu reconnus les silhouettes à leur voix, Pissefroid, tout rouge, marchant encore droit de bon matin. Surpris du prodige, il leva ses longs bras au ciel et cria si fort que Cornemise et Marlecloud apparurent tout autant ébahis de te voir Ninon, un œil ouvert.

– Un miracle ! s'écrièrent-ils en chœur.

– Mais quel saint as-tu prié pour retrouver la vue ? demanda Cornemise.

– Ma sainte patronne Marie, la mère de notre seigneur !

– Doux Jésus ! répétait en boucle Cornemise, malgré tout vexée que sa médecine soit moins efficace que les prières.

Tu demandas à être conduite chez Monseigneur Thibaut pour lui annoncer toi-même la nouvelle :

– Je suis curieuse de voir son visage, tout comme celui de Messire Jehan.

Ils montèrent tous au donjon.

Thibaut, surpris dans une simple chemise, demanda ce que signifiait cette cavalcade de si bon matin.

– Monseigneur, une grande nouvelle, annonça Marlecloud. Ninon revoit et demande à être reçue.

– Entrez donc ! fit-il avec empressement.

C'était une grande pièce voûtée d'ogives, uniquement meublée d'un immense coffre de bois noir, taillé de scènes bibliques. À l'autre extrémité, une grande cheminée où crépitait un feu, diffusant la chaleur alentour. Au-dessus de la cheminée, les armoiries du seigneur de la Ferrière s'étaient fièrement, une fleur de lys qu'entouraient deux tours. Sur un autre pan du mur était accrochée une tapisserie représentant une Dame à la licorne.

Ninon, tu t'agenouillas devant le seigneur.

– Relève-toi et dis-moi comment tu me trouves !

– Votre voix me l'avait déjà prédit. Vous êtes d'une grande beauté.

Cela fit rire Thibaut et laissa complètement indifférente Dame Maryse.

Tu le trouvais majestueux et impressionnant. Tu aurais aimé qu'il te prenne dans ses bras, te blottir contre son torse et sentir son cœur battre.

Il garda ses distances comme il était de convenance pour un noble devant une simple servante. Tu sortis heureuse d'avoir vu de près le seigneur qui t'avait sauvé la vie.

Par la grâce de Dieu, Thibaut de la Ferrière tenait son fief de feu son père, qui l'avait reçu de son aïeul qui l'avait lui-même obtenu en apanage du roi le très saint Louis. Ce premier ancêtre était mort à Tunis avec son roi lors de la dernière croisade en 1270.

Dans sa jeunesse, Thibaut avait étudié à Paris afin d'entrer dans les ordres avec l'ambition de devenir évêque. Dieu en décida autrement. Son frère aîné mourut prématurément au combat. Il dut accepter l'héritage de son père.

Thibaut, malgré les temps mauvais, prenait soin de ses terres et gardait jalousement son fief. Souvent sur les routes, pour aider son roi Philippe dans ses combats, il les confiait aux bons soins de son épouse, Maryse.

Thibaut était un homme pieux qui suivait les préceptes des Evangiles. Jamais il n'avait trompé sa femme, comme tant d'autres seigneurs de son voisinage.

Chez son vassal de la Médaudière, il avait manqué de succomber. Oui, cette petite qu'il avait sauvée des flammes ensorcelait ses sens. Il lui avait même offert de partager sa couche. Au dernier moment, il s'était retenu, malgré le diable qui lui envoyait cette ravissante jeune fille à peine pubère, démunie, mais d'où émergeait déjà une femme dangereusement attirante. Si elle lui avait dit : Monseigneur, les Anglais m'ont salie, aurait-il osé ? Cette pensée le fit rougir de honte. Ce n'était qu'une enfant ! Il n'avait

pas le droit. Va t'en, Satan ! dit-il, comme le Christ
tenté dans le désert.

III

J'ai beaucoup de pouvoirs mais pas celui de transmuter l'or

– Continue d'écrire, mon scribe, ce que je te raconte... Continue...

La cuisinière donna comme tâches à Ninon, outre d'éplucher les légumes, de surveiller la réserve contre les charardeurs. Pissefroid essayait régulièrement de forcer le passage, attiré autant par les tonneaux que dans l'espoir d'un baiser volé. Elle avait beau le bouter hors de la cave, il revenait à la charge.

– Ne fais pas la difficile ! Qui voudra de toi avec ton œil fermé ?

– Je suis encore jeunette, répondait Ninon en baissant les yeux.

Elle appelait Cornemise au secours pour qu'elle la défende.

– Pourquoi le refuses-tu ? Avec ton œil en moins, tu n'auras pas beaucoup de soupirants. Profites-en ! Ton corps est désirable, ça ne durera pas ! lui lançait-elle.

– Il est vieux et sent le vin !

– Je te l'accorde.

– Marlecloud dit qu'il n'est bon à rien. Il ne marche pas assez droit pour tracer un sillon avec la charrue ! continuait Ninon en se souvenant qu'elle était fille de laboureur.

– Je te l'accorde également !

Elle trouvait en Jehan un protecteur. Il s'était placé au service de Monseigneur Thibaut afin d'apprendre le maniement des armes pour devenir chevalier. Cadet d'une nombreuse famille dont l'apanage revenait à l'aîné, il devait chercher fortune ailleurs. À ce jour, son seul titre de gloire était d'avoir survécu à la bataille de Crécy en protégeant son maître.

Elle le servait avec plaisir, lui cuisinait son repas, préparait ses habits, coulait son bain à grands seaux d'eau chaude dans l'étuve.

La voyant accompagnée de l'écuyer, Pissefroid n'osait plus l'approcher de trop près. Il s'en moquait de loin, lançant des quolibets :

– Elle joue les Dames mais va chercher l'eau au puits et épluche les racines !

Ninon passait son chemin s'en plus s'en préoccuper.

– Je vous conduis à une personne qui a le pouvoir de guérir les maladies des aveugles, proposa un jour Jehan à Ninon.

Ils partirent sur leurs chevaux au soleil levant, dans la campagne d'hiver. La neige était tombée abondamment toute la nuit. Au-dessus des chaumières des vilains, d'épaisses fumées grisonnaient le paysage neigeux. Des corbeaux tournaient au-dessus d'eux avec leur croassement

lugubre. Au loin, ils virent un homme recourbé rentrer du bois mort.

– Ce ne sera pas long ! lui dit Jehan.

Bientôt, ils pénétrèrent dans la forêt et entendirent des loups hurler au loin.

– Ils ne viendront pas jusqu’à nous, observa Jehan pour rassurer la jeune fille.

Ninon n’avait pas peur, elle se sentait en sécurité avec son protecteur. Elle le suivrait où bon lui semblerait dans l’espoir de rouvrir son œil fermé.

Le chemin de neige les conduisit à une clairière où se dressait une mesure tout en bois et au toit en chaume avec une cheminée d’où sortait un mince filet de fumée.

Un gros chien noir, hirsute, les accueillit à coup d’aboiements sonores. Une femme courbée, sans âge, sortit sur le pas de sa porte, siffla avec ses doigts dans sa bouche. Le chien se coucha, désormais indifférent aux visiteurs.

– Que me vaut votre visite, beau jeune homme et gente Dame ?

– On dit que tu sais rendre la vue aux aveugles, bonne femme.

– Je sais aussi rendre vie aux membres paralysés, dénouer les aiguillettes...

– Cette jeune fille a un œil fermé. Saurais-tu le lui rouvrir ?

– Vous avez dû faire une longue route. Rentrez vous réchauffer, je viens d’allumer la cheminée.

Assise près de l’âtre qui ne diffusait qu’une pâle lueur et peu de chaleur dans cette mesure sans fenêtre, la femme, moins vieille et laide qu’elle ne voulait le

faire croire, tâta de ses mains la paupière fermée de Ninon.

Elle resta un long moment, silencieuse, dans une posture de méditation.

– Alors ? s’impatiente Jehan.

– Tout beau, messire, ne troublez pas mes pensées... Ce ne sera pas facile, je ne sais si l’œil à l’intérieur est déjà mort ou encore vivant. Il faudra me la ramener pour que je le lui masse avec des pommades... Je dois aussi vous prévenir, messire... j’ai beaucoup de pouvoirs mais pas celui de transmuter l’or.

– Vous aurez votre bourse quand nous reviendrons.

Dehors, les loups hurlèrent de nouveau. Le chien noir aboya, comme pour leur répondre.

– Les loups ont faim, ils m’appellent, fit la femme en guise d’adieu d’une voix moins chevrotante qu’à leur arrivée.

Sur le retour, Jehan expliqua à Ninon que personne ne savait d’où venait cette guérisseuse, que l’on nommait « mère Guérite », installée là depuis des lustres. On venait de loin pour être soulagé. Certains racontaient qu’elle était fille noble de Bretagne dont l’apanage avait été volé par son oncle, d’autres qu’elle avait été femme d’un chanoine défroqué se cachant là après son trépas. Ses talents allaient de la guérison des lépreux à réparer la dignité des pucelles à la veille de leur mariage. Il espérait que ce savoir saurait la guérir.

– Je vous suis reconnaissante, répondit Ninon en baissant son œil valide.

Jehan conduisit plusieurs fois Ninon chez la sorcière des bois. Celle-ci appliquait des pommades sur son œil fermé. Heureusement, cela n'entraînait pas de douleurs contrairement à l'argile de Cornemise. Mère Guérite la massait doucement en murmurant des incantations en latin. Elle sentait bien quelques picotements sur sa paupière inerte, mais nul effet pour rouvrir son œil.

La guérisseuse réclamait en échange des pièces d'or à Jehan.

Ne voyant pas de rémission, un jour, Jehan refusa de l'y reconduire, prétextant qu'on y entendait trop les loups et que des bandes d'écorcheurs rôdaient dans les parages. Ninon ne fut pas dupe : Jehan avait épuisé ses écus. Lasse de ses vains espoirs et compréhensive, elle continua de le servir avec ardeur.

Le printemps reflurit et la nature redevint clémente. Ninon avait pris goût à s'évader des pesantes murailles du château. Elle demanda à Jehan de la conduire chez les gens qui l'avaient si bien accueillie lors de son arrivée.

Un matin, ils prirent la route du manoir de la Médaudière, accompagnés de deux gardes prêtés par Monseigneur Thibaut, car en ces temps de guerre, des bandes de bagaudes maraudaient dans les forêts. Pour cette visite, elle revêtit les beaux habits que la Dame lui avait donnés et qu'elle conservait tel un trésor. Elle put enfin voir et remercier Dame Monique.

Dame Monique la reçut comme une amie. Elle fut servie à sa table. Tout en lui faisant part de sa nouvelle vie, Ninon raconta ses allers et retours infructueux chez la guérisseuse.

– Peut-être qu'un jeûne vous ferait-il retrouver pleine vue, suggéra Monique ou encore un pèlerinage à Saint-Nicolas en Lorraine ?

– En ces temps troublés, les routes ne sont pas sûres, répondit Jehan, évasif.

Ninon en conclut qu'il n'aurait pas le goût de l'accompagner ou bien que son service auprès de Monseigneur Thibaut ne lui en laisserait pas le loisir.

En partant, elle fit promettre à Jehan de la ramener avant la mauvaise saison. Dame Monique lui donna le baiser de la paix.

– Vous serez toujours reçue comme ma fille, lui dit-elle, larmoyante au souvenir de son fils.

Ninon, tu connaissais les tristes événements du royaume par les voyageurs qui demandaient gîte et couvert. En dînant d'une soupe au lard à l'office, ceux-ci transmettaient les nouvelles qu'ils avaient ouï dire. L'un d'eux raconta le siège de Calais et ses bourgeois apportant les clefs de la ville au roi Édouard d'Angleterre.

Tu regardas partir la petite troupe du haut des douves du château, le cœur serré, se demandant si tu les reverrais vivants. Tu observais Monseigneur Thibaut, partir, fier et droit sur son cheval.

Ton protecteur disparu, Pissefroid redevint pressant. Tu devais le chasser et ne sortais plus qu'accompagner de Jeannette ou de Cornemise.

En l'absence du seigneur, Dame Maryse administrait le domaine et veillait à l'éducation de leur fils, le petit Thibaut, qui avait un précepteur en la personne du moine Hauldebard, également leur confesseur. Celui-ci était gras, le sourire toujours satisfait, la voix mielleuse. Il se targuait d'éduquer un

vilain, un enfant de dix ans, dont il certifiait à Dame Maryse, sceptique, qu'il en ferait un savant.

– Vous y allez fort ! Et cela ne serait-il pas dangereux pour l'ordre établi par notre Seigneur ?

– Ma méthode est des plus simples. Il aura son souper quand il me récitera son latin ! répondait le moine.

– Pourquoi n'essayez-vous pas sur Ninon qui est aussi de basse extraction ?

– Vous n'y pensez pas ! Une fille ne saurait lire le latin !

– Je lis bien mon livre d'heures, reprit Maryse, piquée au vif.

– Vous êtes une Dame ! lança en une pirouette le confesseur.

IV

...Défendre la femme veuve et l'enfant orphelin

Le gros moine Hauldebard, dans sa robe de bure, regardait toute chose qui l'entourait d'un air suffisant. Il croyait en imposer aux vilains en les toisant, raide, du haut du mulet qui lui servait de moyen de locomotion car il n'aurait été question qu'il posât ses brodequins de velours dans la poussière ou la boue. Il ignorait que Cornemise et Ninon pouffaient de rire dès il avait le dos tourné.

– Il se croit déjà évêque ? soufflait la cuisinière.

De sa hauteur, il accusait Ninon d'avoir l'œil du diable.

– Elle a le mauvais œil, disait-il à Dame Maryse. Cette bougresse a dû surprendre des choses qu'elle n'aurait jamais dû voir pour que notre seigneur Jésus Christ la punisse ainsi !

Cependant Ninon, tu participais à toutes les fêtes des saints, tu ne manquais jamais une messe, tu communiais assidûment à la chapelle du château ; tu priaï la Vierge Marie qu'elle guérisse l'autre œil. Tu

te rendais régulièrement à confesse, bien que tu n'aies pas beaucoup de péchés à te faire pardonner tant ta vie était routinière. Le moine, persuadé du contraire, te demandait à chaque fois, si tu n'avais pas la faute d'Ève à te faire pardonner. Tu t'affirmais sage. Il répondait que Dieu ne pouvait absoudre un péché que tu refusais d'avouer et que c'était pour cette raison que ton œil restait fermé à la lumière de l'esprit.

De bon matin, Ninon, tu arrivais la première dans la cuisine, sachant qu'à cette heure où le coq venait de chanter, Cornemise n'était pas encore levée. Tu aimais trouver cette grande cuisine voûtée et sombre avec sa grande cheminée où la braise de la veille rougeoyait encore, avant l'arrivée des autres domestiques. Tu plaçais vite une bûche pour réactiver le foyer afin obtenir un peu de chaleur. Tu rangeais les ustensiles, les chaudrons vides que tu avais récurés la veille. Assise sur le banc, tu buvais un reste de bouillon. Tu attendais Cornemise qui ne tarderait plus et tu devinais tout de suite à sa mine épanouie ou renfrognée, si elle s'était réveillée de bonne humeur ou pas. Si son mari l'avait bien honorée cette nuit-là, elle chantonnait, te disait bonjour et parlait de choses et d'autre, te remerciait d'avoir procuré une première chaleur avec la bûche dans la cheminée. Si elle était de mauvaise humeur, elle te traitait de « fainéante, tape-à-l'œil, bonne à rien », criait qu'il y avait à faire au lieu de rêvasser !

– Tu n'as pas encore puisé l'eau au puits ? Et où était Jeanne, pareillement fainéante ?

Au début que tu la servais, cette diatribe te faisait mal. Tu détestais ce sobriquet de « tape-à-l'œil ». Puis tu avais appris à la connaître et compris que ce

n'était pas vraie méchanceté car, lorsque tu revenais du puits, chargée de ton seau, la cuisinière ne savait pas comment se faire pardonner et, en général, un grand bol de soupe au lard fumant t'attendait.

Un matin, tu entendis un bruit provenant du garde-manger. La porte étant entrouverte, tu entras doucement. Tu distinguas dans la pénombre la silhouette d'un enfant chétif en train de dérober un morceau de fromage et de le mettre goulûment à la bouche. Maigre et en guenille, tu ne lui attribuas pas plus de 10 ans. Trop occupé à se couper un morceau de pain, il ne t'entendit pas. Tu l'attrapas au collet et le soulevas comme une plume tant il était léger.

– Je t'y prends, petit voleur. On va te couper la main !

– Non, non ! s'écria l'enfant en se débattant.

– Bon, je ne dirai rien si tu me dis qui tu es et me promets de ne plus recommencer.

– Je suis Eude, l'élève du moine Hauldebard. Mon maître ne me donne à manger que si je lui récite des versets de la Bible en latin et si je compte jusqu'à dix. Mais j'oublie toujours un mot ou un chiffre, alors, il répond que ma tête épaisse de vilain ne saura jamais retenir plus de trois mots et refuse de me donner le moindre trognon de pain.

Tu le laissas terminer son morceau de pain. Tu y rajoutas un morceau de fromage, lui fis promettre de revenir le lendemain à la même heure, où ils seraient seuls à l'office.

Le lendemain, tu lui préparas une soupe au lard qu'il mangea de bon appétit.

– Tu me montres les lettres ? demandas-tu à l'enfant.

Sur la table, un tas de farine était là, prêt à l'usage qu'en ferait Cornemise. Il en étala une fine couche et te dessina un A puis un B.

– Ecris, mon scribe, cette chose impensable. Le petit serf apprit le latin à la servante, en échange d'un peu de nourriture.

Hauldebard ne se posa pas de question quant à ce phénomène. Eude apprenait mieux, avait les joues remplies et rosées, et, pourtant il ne lui donnait pas plus.

Le gros moine en déduisit que les vilains se contentaient de peu de nourriture et en fut fort satisfait. Lui, il lui fallait tous les jours rôtis et poulets entiers, arrosés de vin de Mâcon et accompagnés de fromage de Melun qu'il avait à satiété grâce à ses nombreux pénitents qui lui apportaient des victuailles en aumône.

La mauvaise saison, avec l'hiver et la disette, approchait. C'était carême, le garde-manger se vidait. Tu suivis le conseil de Dame Monique, tu jeûnas pour guérir et partageais ta pauvre part avec le petit Eude. Tu te prenais d'affection pour lui, comme si c'était ton fils. En échange du repas, l'enfant t'apprenait à lire le latin et à compter en cachette. Il te confiait sa bible que tu faisais l'effort de déchiffrer. Cornemise aurait dit que c'était pécher d'apprendre tant de choses qui n'appartenaient pas à ta condition.

Un jour, celle-ci te surprit en train de compter des pommes.

– Il y en a quatre là, plus deux, ça fera six...

– Voilà qu'elle joue les savantes ! railla Cornemise.

Tu rougis comme prise en faute.

Le moine Hauldebard avait enfin raison, tu avais péché à cacher, mais tu savais que ce n'était pas celui-là qui te fermait un œil.

Eude fit tant de progrès que Hauldebard l'exhiba fièrement devant Thibaut et dame Maryse.

Thibaut questionna l'enfant qui sut lui répondre en latin et lui réciter quelques fables. Il lut aussi une page de l'évangile « *Heureux, les simples...* » puis compta jusqu'à vingt.

Impressionné, Thibaut lui glissa une pièce d'or dans la main.

Eude le raconta fièrement à Ninon.

– Et la pièce d'or, tu l'as bien cachée ?

– Non, maître Hauldebard me l'a reprise aussitôt, en disant que ça payait à peine mon souper.

A la Pentecôte, Jehan recevrait ses armes de chevalier par Thibaut.

Avant l'adoubement, il ferait sa cour à Dame Maryse, la maîtresse du château, suivant les règles immuables de la chevalerie.

La veille de la cérémonie, il pria à genoux dans la chapelle toute la nuit. Au matin, on lui apporta ses habits de chevalier, son armure, l'épée bénie par Hauldebard. Thibaut lui fit l'accolade en le frappant, aux deux épaules, du plat de son épée et l'adouba au nom de Dieu et de Saint Georges.

Jehan promit à haute voix, la main sur le livre des saintes Écritures, de servir son seigneur, le roi, l'église et de défendre la femme veuve et l'enfant orphelin. Puis un tournoi fut organisé en son honneur.

Dans son armure toute neuve qui reflétait le soleil, Jehan se hissa sur son cheval. Il avait choisi ses couleurs : bleu azur avec l'écusson représentant une

Dame à la licorne, un bandeau lui couvrant un œil. Ninon, en me racontant, tu en es toujours aussi émue devant ce symbole limpide pour toi.

Ta condition te mettait parmi les spectateurs debout le long des balustrades. Tu apercevais sur les gradins, Monseigneur Thibaut trônant avec, à sa gauche, Dame Maryse, le sourire pincé dans sa toilette des beaux jours, une robe de soie verte et une longue cape blanche. À sa droite, Hauldebard observait le spectacle de sa hauteur. La seule chose qui te faisait plaisir Ninon, était la présence, à ses côtés, du petit Eude, récompensé de son assiduité à « apprendre le latin sans souper ». Parmi tous ses habits de velours et de soie, il faisait tache dans ses habits de vilain. Par bonheur la veille, tu avais coupé ses cheveux hirsutes et lui avais fait prendre un bain dans le bras de la rivière où vous étiez cachés par la végétation.

– Tu ne te laves jamais ?

– Maître Hauldebard dit que c'est péché de se baigner tout nu !

Tu l'avais frotté, enlevé sa crasse, toi-même nue dans l'eau à mi-cuisse, tu t'étais défendue d'un trouble devant cet enfant qui se collait contre toi.

– Tu es toujours pucelle ? avait-il demandé d'un air ingénu.

– Oui, petit curieux, et tu l'as encore trop petite pour me faire changer d'état !

– Ah ? Tu crois ça ?

Il avait essayé, mais tu t'étais défendue et avais couru sur la berge renfiler vite ta chemise.

– On verra ça quand tu auras grandi ! dis-tu en rosissant.

Tu l'admirais comme s'il était ton fils et le trouvait plus beau que l'enfant de Thibaut, habillé en petit prince.

Les trompes sonnèrent la charge. Jehan ferma son heaume et s'élança, la lance en avant, à l'encontre de son premier adversaire qu'il désarçonna au premier assaut.

Puis un autre chevalier le défia. Ninon, tu reconnus Durdelafeuille. Jehan faillit être désarçonné dès le premier assaut. Au deuxième, il se retrouva à terre. Son adversaire tomba également. Il te sembla qu'il le voulait bien. Les deux hommes continuèrent leur duel avec le plat de l'épée et Durdelafeuille se rendit après un simulacre de combat. Jehan s'agenouilla devant Dame Maryse.

Pendant le repas, tu étais retournée dans la cuisine à aider Cornemise pour préparer volailles et rôtis, tourtes et pâtisseries. Tu apportais les plats à la table des convives. Tu voyais Jehan rire et conter fleurette à sa voisine, une jeune pimbêche qui s'avéra être la fille de Machicou. À un bout de la table, Eude ne se faisait pas prier pour dévorer sa volaille au grand étonnement de Hauldebard.

Des troubadours chantèrent les exploits des chevaliers de la Table ronde et de Roland de Roncevaux. Puis des jongleurs, des acrobates et des magiciens firent leur tour de magie.

Au petit matin, lorsque les convives se séparèrent après les beuveries, Ninon, tu allas dormir, épuisée par cette journée. À peine enfermée dans ta soupente, la bougie éteinte, sentant le sommeil te gagner, tu entendis gratter à la porte.

Dans ton demi-sommeil, tu murmuras un « Entre ! » pensant à Eude qui n'aurait pas eu envie de descendre dans son village si tard. Mais ce fut une silhouette adulte qui s'approcha de ta paillasse. Tu gémis un « Non... », mais l'homme était déjà sur toi. Enfin, tu reconnus Jehan et pensas qu'il méritait bien une récompense avant son départ. Cette pensée radoucit la douleur de perdre ton pucelage.

Il revint dans ta couche la nuit suivante. Tu pleuras en l'acceptant.

– Pourquoi pleures-tu ?

– Tu me donnes de l'amour, mais tu vas t'enfuir.

– Je reviendrai, fortune faite, et je t'épouserai.

Il partit le lendemain sur son cheval. Tu le regardas, du haut des douves, s'éloigner dans la poussière de la route.

Tu ne croyais pas à sa promesse et essuyas une larme en serrant Eude contre ton sein.

En été, tu aidas à rentrer la moisson abondante qui présageait un bon hiver. La saison te rendait insouciant. Tu te baignais nue avec Jeannette dans le bras de la rivière à l'abri des regards. Tu acceptais ton sort, tu étais en bas de l'échelle comme le voulait notre Seigneur. De loin, tu contempiais Thibaut partir sur son destrier. Lui ne te regardait plus, il t'avait oubliée.

V

Un haut mal venant de Marseille...

Au soleil couchant, les gardes remontaient le pont-levis, fermaient le château au monde extérieur, le protégeaient des ombres inquiétantes de la nuit.

Un soir, les hommes qui baissaient la herse entendirent un cri.

– Holà, le château, ne laissez pas un pauvre voyageur hors des murs, les loups grondent !

Les gardes arrêterent leur mouvement.

– Appelle Monseigneur ! lança l'un d'eux.

Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit, le voyageur pénétra dans l'enceinte du château. Thibaut le fit appeler.

– Écris mon scribe, écris ! Le messenger du malheur entraît au château. Ce qu'il contait à monseigneur Thibaut était de mauvais augure...

– J'arrive de Paris. Un haut mal, venant de Marseille dit-on, fait mourir les bourgeois plus vite qu'une armée de Sarrasins. Les gens tombent dans les rues, on manque de bras pour les enterrer. En signe de pénitence, on brûle des sorcières et on chasse les

Juifs. Mais rien n'y fait ! C'est une malédiction qui nous est envoyée du ciel, d'aucuns pensent qu'on arrive à la fin des temps. C'est bientôt le Jugement dernier.

Il parlait un patois de langue d'oc que Thibaut peinait à comprendre. Son visage était buriné par le soleil. Seuls ses yeux de jais perçaient à travers une chevelure hirsute. Il se déclara marchand de peaux, ruiné par les guerres et l'épidémie. Il cherchait une ville accueillante, inconnue du mal, pour s'y établir. Il avait ouï dire que Soissons était épargnée.

Thibaut le mit en garde contre les dangers de voyager seul : il devrait traverser une longue forêt infestée de loups et de bandes d'écorcheurs.

– Je vous remercie, j'ai la relique de saint Hippolyte qui me protège, répondit-il en se frappant la poitrine, et il montra une amulette pendue à son cou.

Le seigneur se demanda s'il avait raison de donner le gîte à un pareil voyageur et se promit de le jeter à la porte dès le lendemain au lever du jour.

Ninon, tu lui servis une soupe trempée de pain. Marlecloud lui indiqua la grange de foin pour dormir.

Au matin, l'homme ne se releva pas. Atteint d'une étrange fièvre, il resta alité sur une paille dans la grange, incapable de bouger. Les tisanes de Cornemise ne changèrent rien. Deux jours plus tard, il trépassait.

Thibaut donna l'ordre de brûler le corps, de verrouiller les portes du château et de ne plus ouvrir aux étrangers.